

Ressusciter les morts !

La folle histoire d'une plaque commémorative de la Première Guerre mondiale

Comment rendre hommage à un conservateur général du patrimoine dont on sait bien qu'il sait tout sur tout, en matière de documents sur l'histoire de la Bretagne ? Il a fallu pas mal de temps avant de trouver la solution : un document qui n'existait tout simplement pas pour Bruno Isbled, puisqu'il disparaît alors que Bruno n'est même pas encore entré à l'École des chartes, et qu'il réapparaît au moment où nous écrivons ces lignes. Surprenant, d'autant qu'il s'agit d'une impressionnante plaque à la mémoire de trente-cinq hommes disparus lors de la Première Guerre mondiale, un marbre de 196 x 90 centimètres. Surprenant plus encore, cette plaque est liée à la communauté protestante de Nantes, et elle est à ce titre unique en Bretagne¹ et, peut-on penser, dans tout l'ouest de la France.

Le contexte protestant nantais

Installer notre document dans son contexte est d'autant plus indispensable que ce contexte repose sur une légende et des méconnaissances. Légende ? L'édit de Nantes de 1598 est bien trop souvent interprété comme le triomphe d'une tolérance au sens contemporain du terme, alors qu'il interdit l'exercice du culte protestant à Nantes. Méconnaissance ? Entre 1832 et 1928, Nantes, à l'inverse, a bien plus souvent un maire protestant qu'un maire catholique, puisque Ferdinand Favre, Évariste Colombel, Charles Lechat, Georges Colombel – le fils d'Évariste – et Paul Bellamy exercent la fonction pendant soixante-deux années au total, ce qui a un sens plus fort encore quand on sait qu'Évariste Colombel est, en 1848, le premier maire élu au suffrage universel. Liste d'élus qu'il faudrait au moins compléter avec les députés Gustave

1. La plaque du temple de l'Église protestante unie de Rennes, beaucoup plus modeste en taille, se limite strictement à la mention du nom des six victimes au sein de la communauté protestante de la ville. Il est vrai que la communauté nantaise est la seule importante en Bretagne, avec, environ 1 250 fidèles selon CARLUER, Jean-Yves, « Les protestants bretons et la Première Guerre mondiale », *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, hiver 2014, p. 279-289.



Figure 1 – Nantes, temple protestant, plaque mémorielle « aux morts pour la patrie », (cl. Charles Nicol)

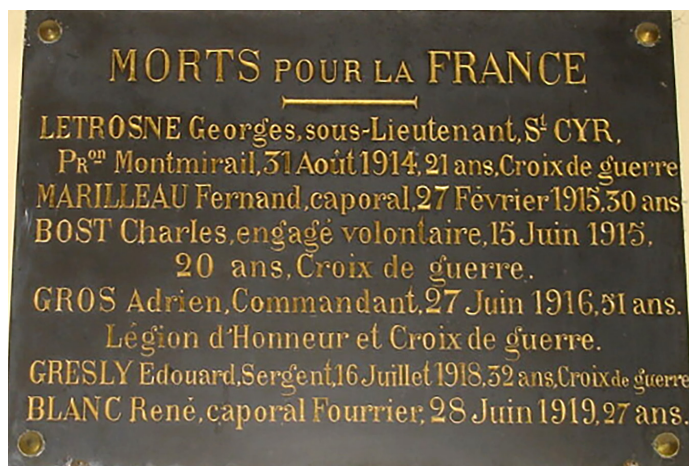


Figure 2 – Rennes, temple protestant, plaque mémorielle « aux morts pour la France » (cl. Sara-Claire Louedec)

La modestie de la plaque apposée dans le temple de Rennes souligne le caractère exceptionnel de la plaque nantaise.

Roche et Maurice Sibille, qui jouent un rôle important dans la rédaction de la loi de séparation des Églises et de l'État adoptée en 1905². Méconnaissance encore, celle de la persistance, dans les milieux catholiques, d'une vive hostilité : le temple, enfin inauguré en 1855, a dû « éviter la proximité d'une église catholique » et il est édifié en un lieu qui est alors aux limites de la ville. L'aboutissement, en outre, doit beaucoup au fort soutien du maire Ferdinand Favre ainsi, on le sait moins, qu'à celui de Charles Read, chef du service des cultes non catholiques au ministère de l'Instruction publique et des Cultes, un protestant aussi influent qu'actif, fondateur trois ans plus tôt de la Société de l'histoire du protestantisme français. Méconnaissance, encore : en ces temps d'œcuménisme, nous avons souvent oublié à quelles extrémités cette hostilité pouvait conduire l'Église catholique, et pas seulement à l'encontre des juifs. Le lien est très direct avec notre propos : Raoul Péquin, une des victimes du conflit mondial, et ses proches, gardaient ainsi évidemment en mémoire le sort réservé en 1852 à la dépouille d'un de leurs aïeux, décédé à Cugand, une commune vendéenne toute proche de Clisson dont il avait été le maire, le curé fortement soutenu par son évêque dénonçant la « profanation » que serait l'enterrement d'un protestant dans le cimetière communal³...

Même si les choses ont évolué à l'époque de la Première Guerre mondiale, il est probable que les protestants nantais voient dans l'hommage aux morts pour la patrie une manière de marquer leur place dans la communauté nationale, comme le font d'ailleurs presque toutes les paroisses catholiques. Mais c'est beaucoup moins banal dans le cas des protestants, qui n'ont pas l'habitude d'un « culte des morts ». Le rapprochement s'impose ici avec la communauté juive – visée encore plus violemment – dont le rabbin Samuel Korb adresse à toute la communauté en 1914, un mois après le début de la guerre, un message à fort contenu patriotique⁴. Ce faisant, la paroisse protestante de Nantes s'inscrit pleinement dans un contexte nouveau, celui d'après la Première Guerre mondiale qui a beaucoup apaisé les heurts confessionnels⁵.

2. NICOL, Charles, *Les protestants à Nantes et Saint-Nazaire au 19^e siècle : leur action au service du développement urbain et portuaire*..., dactyl., 2 vol., thèse de doctorat en théologie protestante, Université de Montpellier, 2021 ; du même, *Les protestants et Nantes. Une minorité au cœur d'une ville portuaire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2024.

3. L'affaire est contée dans la thèse de NICOL, Charles (cf. note précédente), p. 174.

4. CROIX, Alain (coord.), *Nantais venus d'ailleurs. Histoire des étrangers à Nantes des origines à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, p. 286-287.

5. Nous rejoignons sur ce point l'analyse de CARLUER, Jean-Yves, *Protestants et Bretons. La mémoire des hommes et des lieux*, Carrières-sous-Poissy, La Cause, 1993, p. 268.

Naissance, survie miraculeuse, disparition et résurrection...

Le 19 décembre 1920, dans le temple alors situé place de l'Édit-de-Nantes, la plaque à la mémoire des disparus est inaugurée, et ce n'est pas là un détail. D'abord, par la précocité : une souscription a été lancée dès 1919 par le pasteur Théodore Cremer, qui inaugure là son ministère, puisqu'il a pris en charge la paroisse protestante le 31 juillet de cette année-là. La souscription a rapporté plus du double du coût, grâce à 236 versements : la communauté protestante est donc à la pointe de la construction d'une mémoire qui, entre plaques mémorielles et monuments aux morts communaux, s'étale à l'échelle nationale sur plusieurs années. La cérémonie, de plus, se veut imposante : 500 cartons d'invitation ont été imprimés, une foule de drapeaux achetés, et il y a même une musique⁶ ! Seule la symbolique de la plaque, avec ses deux croix, marque clairement le contexte religieux.

Le 23 septembre 1943, le terrible bombardement américain qui vise le port de Nantes, à 2 kilomètres, atteint en réalité une partie de la ville, dont le temple, détruit en large part. La plaque mémorielle en ressort miraculeusement intacte, et elle peut être réinstallée dans le nouveau temple achevé en 1958 place Édouard Normand : pour mesurer l'ampleur du miracle, il suffit de préciser que, de l'ancien temple, n'ont pu être aussi transférés que la grille intérieure, la plaque commémorative du 300^e anniversaire de l'édit de Nantes et un cartouche évoquant l'évangile selon Jean.

Vingt ans plus tard, le temple s'enrichit d'une magnifique verrière non figurative, conçue par des artistes locaux, Guy David, et les verriers Yves Dehais et Paul Nicol. Et, sans qu'on sache comment ni pourquoi, la plaque mémorielle de 1920 (alors fixée sur le mur des tuyaux d'orgue à la gauche de la table de communion), qu'il a fallu déposer, disparaît pour un demi-siècle. Il y a peut-être dans cette apparente indifférence le reflet de cette culture protestante éloignée du culte des morts.

Nous savons aujourd'hui que Guy Cadier, alors pasteur, avait demandé à la personne faisant fonction de concierge, Yves Larcher, d'entreposer à son domicile, à Orvault, dans la banlieue nantaise, cet objet très encombrant par sa taille et son poids (130 kilogrammes), pour le replacer plus tard dans le temple à un endroit plus adapté. Nul ne s'en soucie ensuite, le pasteur change d'affectation, le concierge décède, l'oubli se fait total.

Il faut donc ce qu'on pourrait interpréter comme l'intervention de la Providence ! Au début de 2023, un membre de l'Union nationale des combattants découvre par hasard la plaque dans la remise d'une maison en rénovation, où elle tient lieu de dalle de sol. Il alerte le président départemental de son association, Élie Brisson,

6. Les archives du pasteur Cremer sont déposées aux Archives départementales de Loire-Atlantique, 124 J 139.

qui fait venir la plaque dans ses locaux et évite ainsi un transfert à la déchetterie. Un contact est heureusement pris cependant avec Xavier Trochu, responsable des commémorations à Nantes Métropole, qui alerte à son tour le pasteur de l'Église protestante unie de France, Pierrot Munch. La plaque est restituée au temple le 12 avril 2023 et, le 10 novembre, elle est de nouveau fixée à l'entrée du temple, place Édouard-Normand, en présence – délicate attention – du pasteur Cremer, petit-fils du pasteur à l'origine de notre histoire⁷.

Le reflet d'une conception de la famille et de la communauté

La plaque mémorielle nous révèle d'abord, sans vraie surprise, qu'elle ne correspond pas, à beaucoup près, à l'ensemble des protestants victimes de la guerre et morts de leurs blessures dans les hôpitaux nantais, comme le montre clairement le registre des sépultures célébrées par le pasteur de Nantes⁸ : 88 victimes en sont en effet écartées. Dans le contexte de l'immédiat après-guerre, on le comprend facilement quand il s'agit de 94 prisonniers allemands⁹, mais cette exclusion concerne aussi 11 soldats français. Le cas de Gaston Gastuel est logique puisque, le pasteur le précise, son corps est envoyé à Alès, dans le Gard. Les cas des trois soldats pourtant enterrés au cimetière nantais de la Bouteillerie sont plus parlants : la plaque n'est pas conçue en fonction du seul critère d'appartenance religieuse, et la communauté est bien celle des protestants nantais, et de ceux-là seulement : même Armand Thieufaine, un Castelbriantais, en est exclu.

Il faut donc, pour être honoré sur la plaque, être à la fois protestant et lié à Nantes... même si on n'y réside pas, ce qui est le cas de 12 victimes¹⁰. La comparaison avec le monument municipal « à la mémoire des Nantais morts pour la France » est à cet égard très révélatrice : 14 de nos 35 noms n'y figurent pas et ne sont donc pas des Nantais reconnus comme tels¹¹ ! Très clairement, le lien avec Nantes des morts de la plaque mémorielle du temple est un lien familial : on peut supposer, sans trop de risque, que le pasteur ait disposé d'informations fournies par ses ouailles, et le pasteur Cremer, très

7. Les informations sur les péripéties de cette histoire sont tirées de l'article de Charles Nicol publié dans *Le lien*, bulletin de l'Église protestante unie de Loire-Atlantique, été 2023, p. 4-6.

8. Arch. dép. Loire-Atlantique, 124 J 36.

9. Nous ne tenons compte ici que des cérémonies assurées par le pasteur nantais, mais bien d'autres soldats protestants allemands sont accompagnés dans la mort par un pasteur aumônier militaire. Voir NICOL, Charles, *Enfants de Luther et de Calvin, de l'édit de Nantes à nos jours, l'histoire méconnue des protestants à Saint-Nazaire et dans sa région*, Matignon, Éditions de Matignon, 1998, p. 64.

10. Et peut-être même plus puisque, dans quatre autres cas, nous ne sommes pas parvenus à établir de lien avec Nantes, sans pouvoir l'exclure.

11. Il faut bien sûr envisager un éventuel oubli dans le monument municipal, mais aussi à l'inverse de très probables cas d'homonymie, dans la mesure où ce monument n'indique que l'initiale du prénom.



Figure 3 – Nantes, cimetière de la Bouteillerie, quelques-unes des tombes souvent collectives de soldats allemands décédés à Nantes

Ou la Nation plus forte que la religion : parmi eux, les 77 protestants enregistrés par le pasteur dans le livre des sépultures (cl. Gwenaél Guillaume)

fraîchement arrivé, n'était pas en mesure d'opérer un tri, à supposer qu'il l'ait souhaité. Le cas le plus emblématique, celui de Louis Eugène Burgelin, domicilié à Montauban au moment de sa mobilisation, en est le parfait exemple, facile à reconstituer en raison de la notoriété de la famille : son père, Samuel, a créé une grande brasserie, et il est en outre membre du diaconat et trésorier du consistoire. Marcel d'Allens, de même, est lié par ses parents au milieu du négoce et de la conserverie, mais il a quitté Nantes au plus tard en 1904 et a même vécu deux ans au Mexique. Ces fils de notables pourraient laisser penser que le lien familial ne joue que dans les « grandes familles », mais ce n'est pas le cas : Émile Dubuc, tué à Verdun en 1916, est un pupille de la Nation dont le seul lien avec Nantes est d'avoir été accueilli dans l'« asile Dobrée » au Grand-Blottereau. De ces trois-là, seul Burgelin figure sur le monument municipal.

La force du lien familial l'emporte même sur des considérations qui auraient pu jouer au moment où le pays exalte ses morts. Passe encore pour Edmond Denécheau, que les gendarmes arrêtent pour insoumission en 1912, mais le cas révèle peut-être un trait culturel protestant, puisqu'il rejoint celui d'Yves Heitzeberg, qui réside à Cardiff et ne répond pas à la mobilisation, ce qui lui vaut en 1915 une arrestation à son retour en France, et une condamnation à trois ans de prison évidemment suspendue pour une affectation au 74^e Régiment d'infanterie et sa mort à Verdun trois mois plus tard.

Ces dossiers éclairent aussi les réalités sociales de la communauté protestante, qui ne se réduit pas, à beaucoup près, à des notables comme ceux évoqués plus haut.

Le monde ouvrier y est, certes, peu représenté, mais il faut sans doute faire dans ce cas la part des affectés spéciaux dans les usines d'armement. En tout cas, il existe bien des ouvriers protestants, dans la métallurgie surtout – logique à Nantes –, et même un ouvrier agricole, et nombre d'employés modestes, employés de commerce, de l'octroi, des postes, quelques commerçants aussi, rien en somme qui distingue ces victimes de la guerre de l'ensemble de la population nantaise¹².

Les protestants et la guerre

Il faut, à tous égards, relativiser les deux cas d'insoumission, dont l'un est en outre antérieur à la guerre, tant sont nombreux, dans la souvent courte vie des victimes, les engagements volontaires : chez les protestants aussi, la revanche de la guerre de 1870 et la ligne bleue des Vosges ne sont pas des abstractions, et les dossiers militaires sont pleins d'actes de bravoure. Mais le plus révélateur nous est livré par un document rédigé par les pasteurs qui se succèdent au cours de la guerre, Gustave Dombre puis Jean Berton, « In memoriam. Livre d'or de la Fédération protestante de Nantes ». Si l'on comprend bien la volonté des pasteurs de garder la trace précise des disparus – le document sera la base de la liste des morts gravée sur la plaque mémorielle¹³ –, rien ne les obligeait en revanche à consigner les citations, les décorations, les blessures, les actes et les paroles héroïques, et rien n'obligeait le pasteur Cremer à en reprendre certains lors de l'inauguration de la plaque mémorielle. De Jacques Loux ainsi, directeur technique des brasseries de La Meuse, nous apprenons qu'il était mobilisé à son poste en raison de ses responsabilités dans la brasserie, mais qu'il obtient de rejoindre le 165^e Régiment d'infanterie et de « passer en première ligne », ce qui lui vaut d'être tué dès septembre 1914. Plus surprenant même – si l'on oublie le contexte de la mobilisation puis de la guerre –, le pasteur n'hésite pas à rapporter des propos qu'auraient tenus les héros : tué, lui aussi, en septembre 1914, l'avocat et capitaine Albert Vallin, 47 ans, demande comme Jacques Loux sa mutation en première ligne en déclarant que « lorsqu'on a préparé la revanche pendant vingt-cinq ans, c'est une grande joie de penser que le moment est venu ». L'ajusteur Marcel Girard, lui, est mortellement blessé lors d'un bombardement d'artillerie en mars 1918, après avoir déclaré : « On m'a placé là, j'y

12. Toutes les informations de ce développement ont été collectées dans les registres matricules des soldats, heureusement mis en ligne car, en principe, ils sont conservés par les Archives départementales de leur département de naissance ; il existe cependant des cas de recensement nantais pour des jeunes hommes nés à l'étranger... Ces fiches sont une mine qui ressemble parfois à des dossiers de police : l'Armée consigne, par exemple, que Louis Eugène Burgelin a été condamné à 16 francs d'amende pour avoir pêché la nuit... Le patient dépouillement a été réalisé par Nicole Croix, à qui nous devons beaucoup.

13. Le nom d'Eugène Laroche échappe à la vigilance des pasteurs et sera repéré trop tard par le pasteur Cremer pour figurer sur la plaque mémorielle (Arch. dép. Loire-Atlantique, 124J 139). Il faut dire que la succession de quatre pasteurs entre 1914 et 1919 (un pasteur Hugg exerce en effet pendant le premier semestre de 1919) n'était pas propice à une tenue sans faute des documents.

resterai ». La consignation de ces précisions permet de mieux comprendre le contexte culturel et psychologique de ces années de guerre et d'immédiat après-guerre, et le zèle du pasteur Cremer qui permet la réalisation très précoce de la plaque mémorielle.

De toute évidence, la sensibilité aux pertes immenses de la guerre est commune au pasteur, lui-même ancien combattant – il sert notamment comme aumônier militaire à Verdun –, et aux familles, ce qu'on peut vérifier dans quelques cas privilégiés. Pour le choix des deux inscriptions qui figurent sur la plaque mémorielle ainsi, le pasteur Cremer est conseillé par un protestant – luthérien – illustre d'origine alsacienne mais installé à Nantes, le général Émile Zimmer, dont les liens avec Nantes datent du séjour dans la même infirmerie qu'un Charette de La Contrie, pour des blessures qu'ils reçoivent en 1870 : Zimmer passe sa convalescence au château de la Contrie¹⁴ à Couffé, près de Nantes, épouse une Nantaise, commande le 65^e régiment d'infanterie puis le XI^e Corps d'armée, le tout à Nantes donc, entre ses affectations dans les services de renseignements. C'est à ce titre qu'il découvre au ministère le « faux Esterhazy » qui vaut au capitaine Dreyfus sa réhabilitation et au général Zimmer, farouche républicain en outre, la détestation d'une large part du corps des officiers. C'est ce personnage peu commun, et à certains égards flamboyant, qui propose au pasteur une citation – légèrement modifiée – de l'Apocalypse de Jean¹⁵ : « Ils n'ont pas aimé leur vie », et « Ils n'ont pas reculé devant la mort ». On pourrait imaginer un cas exceptionnel, alors qu'il rejoint, par exemple, celui de la tombe de Louis-Eugène Burgelin au cimetière de la Miséricorde, qui porte elle aussi une citation de l'évangéliste Jean, assez proche quoique modifiée elle aussi : « Il n'y a pas de plus grand honneur que de donner sa vie¹⁶ ». C'est aussi Zimmer qui lance, dans son discours lors de l'inauguration de la plaque :

« Quand la foi dans un idéal conduit les hommes jusqu'au sacrifice, comment ne pas voir dans cette foi une inspiration divine ? C'est la foi telle que la décrit l'apôtre Paul dans l'épître aux Hébreux ; c'est la foi chrétienne qui rend l'homme capable du sacrifice raisonné de soi-même. »

Et le pasteur Cremer, le même jour, ose même conclure son propos sur un parallèle audacieux :

« Jésus Notre Sauveur déclarait : "Le Fils de l'Homme est venu pour servir et pour donner sa vie", et comme le Maître, ils ont servi et ils ont donné leur vie¹⁷. »

Il n'était pas possible, pour les familles concernées comme pour la grande majorité des Français de l'immédiat après-guerre, de penser autrement qu'en des termes d'images

14. Berceau de cette branche de la famille Charette.

15. Chapitre 12, verset 11. La traduction protestante du texte dit : « Ils n'ont pas aimé leur vie jusqu'à craindre la mort », celle de la Bible de Jérusalem « Ils ont méprisé leur vie jusqu'à mourir ».

16. Évangile de Jean, chapitre 15, verset 13. Jean dit : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis ».

17. Arch. dép. Loire-Atlantique, 124 J 43.



Figure 4 – Nantes, cimetière de la Bouteillerie, tombe de Roger Guilbaud

De la tombe de Roger Guilbaud ne demeure que cette plaque, qui gît, abandonnée, à côté d'une nouvelle pierre tombale. Employé de mairie, Guilbaud est tué à 21 ans lors de la bataille de la Somme (cl. Gwenaél Guillaume).

d'Épinal, d'autant que, dans la majorité des cas, les disparus ont engendré une très longue attente : celle du transfert du corps à Nantes, intervenue parfois en 1922 seulement, ou, plus longue attente peut-on supposer, celle du déplacement vers la nécropole lorraine, champenoise ou artésienne où repose le soldat disparu. La recherche dans les dossiers militaires livre, elle, une image de la réalité au moins complémentaire, et en tout cas bien différente. Les disparus deviennent les traces concrètes des terribles hécatombes des batailles d'Artois, de la Marne, de Verdun, des hécatombes que met d'autant mieux en évidence la pratique militaire de régiments dont les soldats, au moins au début de la guerre, ont la même origine géographique : quatre de nos victimes disparaissent ainsi dans les tout premiers jours de juin 1915, lors de l'engagement du « régiment de Nantes », le 65^e régiment d'infanterie, dans la bataille de l'Artois. Cinq des victimes de la guerre, de même, périssent à la fin de septembre ou au début d'octobre 1915 lors de l'offensive de Champagne : Souain-Perthes-lès-Hurlus n'est plus alors un minuscule village, mais un terrible champ de bataille comparé à juste titre à celui de Verdun quand on sait que la seule nécropole nationale de Souain, simplement un des lieux où sont enterrés les tués, réunit plus de 30000 corps. La mort n'est plus seulement héroïque, mais terrible : le transfert à « l'ambulance », poste médical avancé, puis pour les survivants dans un hôpital plus ou moins improvisé dans une ville proche, et parfois encore dans



Figure 5 – Nantes, cimetière la Bouteillerie, tombe de Paul Hering

La dépouille de Paul Hering, officier de carrière appartenant à une famille tourangelle, n'est rapatriée de Suippes qu'en 1921. Tuée à Souain, cette victime des combats de Champagne est enterrée à Nantes en raison des liens familiaux avec les Durand-Gasselins, grande famille protestante à laquelle appartient sa mère. On mesure bien la force de ces liens familiaux quand on constate qu'une autre femme de la famille Durand-Gasselin est enterrée à ses côtés quatre-vingts ans après la mort de Paul (cl. Gwenaël Guillaume).



Figure 6 – VALLOTTON, Félix, *Le cratère de Souain* (huile sur toile, 50 x 60,5 cm)

Le peintre Félix Vallotton exprime à merveille, dans *Le cratère de Souain* (1917), la déshumanisation de cette guerre, et ce qu'ont enduré, parmi des dizaines de milliers d'autres, français et allemands, les soldats protestants nantais qui y laissent la vie (La Contemporaine, Nanterre).

un hôpital de l'arrière – parfois improvisé lui aussi, à l'exemple du lycée de Nantes –, avec pour chaque étape son cortège de morts dont seules les souffrances ne sont pas mentionnées. Et ces hommes sont, pour une large majorité d'entre eux, de tout jeunes hommes : l'agriculteur Marcel Berciaud, le facteur Albert Chauvière, le jardinier Émile Dubuc, l'employé de commerce Yves Heitzeberg, le tourneur Paul Loiret, l'ajusteur Pierre Pougnaud ont 19 ou 20 ans.

Tout d'un coup, la plaque mémorielle du temple nantais n'est plus une curiosité, à peine un document : elle est devenue l'image des horreurs de la guerre.

Alain CROIX
Historien

Charles NICOL
Docteur en théologie protestante et histoire contemporaine

